

12. LE PHARE BRETON À L'AMÉRICAINE.

Il existe un petit phare, blotti dans le fond d'une baie, quelque part sur la côte nord de la Bretagne, qui possède un charme indéfinissable. Le phare des Tantadoù n'a pas la majesté de ses collègues d'Eckmühl, de l'île Vierge, voire du cap Fréhel. N'était sa tour trop courte surmontée d'un feu qui lance des éclats d'or chaque nuit, la bâtisse blanche aux volets bleus aurait pu passer pour une banale maison de pêcheur comme il en existe tant sur le littoral breton. Dominant de quelques mètres le cordon de galets qui s'étend au fond de la baie, le modeste fanal permet, en l'alignant sur le phare plus imposant dressé sur la pointe rocheuse qui ferme la baie au noroît, d'entrer sans risque dans le chenal aménagé dans la barre d'écueils qui protège la vaste étendue d'eau tranquille qu'apprécient les plaisanciers. Depuis quelques décennies, nul gardien de phare n'habite plus la petite maison blanche. Elle a été louée par un écrivain américain qui y a trouvé là la tranquillité et l'inspiration pour écrire ses romans best-sellers. La nuit venue, quand s'allume automatiquement le feu, chaque soir de la semaine, comme un rite, la fenêtre du bureau de l'écrivain s'illumine aussi pour une longue séance de travail.

Ce soir-là, le phare entreprit son travail de veille, mais la fenêtre, quant à elle, ne s'éclaira pas. Le soir suivant non plus. Le troisième soir, les habitants des maisons voisines s'en inquiétèrent.

Dans une rue du vieux Quimper, une jeune femme d'une trentaine d'années, vêtue d'un duffel-coat beige et à la chevelure châtain clair coiffée en tresse, semble servir de guide touristique à un homme ayant dépassé la cinquantaine, aux cheveux poivre et sel bouclés, la lèvre supérieure barrée d'une fine moustache. Celui-ci tient par la main une gamine proche de l'adolescence, aux cheveux auburn, vêtue comme tant de jeunes à travers le monde d'un manteau informe passé sur un jean délavé et un tee-shirt affirmant « I ♥ LA »¹. Elle est américaine, l'homme aussi. La jeune femme est une pure bretonne.

L'homme et la femme sont des policiers. Lui, c'est le célèbre inspecteur Harry Bosch, du *Los Angeles Police Department*, le fameux LAPD. Elle, c'est la non moins célèbre capitaine Mary Lester, du commissariat de Quimper. La jeune fille se prénomme Madeline. On l'appelle plus volontiers *Maddie*. Elle est âgée de treize ans et vient de perdre sa mère, Eleanor Wish, ex-agent du FBI reconvertie en joueuse professionnelle dans un casino de Macao. Celle-ci a été abattue lors d'une fusillade qui a opposé des malfrats chinois à son ex-mari et père de Maddie, l'inspecteur Harry Bosch lui-même, venu à Hong Kong après avoir appris l'enlèvement de sa fille par une triade, une fraction de l'inquiétante mafia chinoise².

À la fin de cette funeste expédition à Hong Kong où le parcours du policier californien fut semé de cadavres, Harry Bosch avait récupéré sa fille et l'avait ramenée à Los Angeles. Mais Maddie restait inconsolable. « Maintenant Maman est morte ! Et mes meilleurs amis sont morts ! Et tout le monde est mort, et c'est tout de ma faute ! » ne cessait-elle de répéter. Alors, pour tenter de lui faire

1. Soit : J'aime Los Angeles.

2. Voir *Les Neufs Dragons*, par Michael Connelly (éditions du Seuil, 2011).

oublier l'inoubliable, Harry avait décidé d'emmener Maddie dans un autre univers et il s'était rappelé l'invitation de sa collègue française, Mary Lester. Après avoir résolu l'enquête sur le meurtre à Hollywood du jeune acteur français J.-L. B.¹, Mary lui avait dit : « Vous serez le bienvenu chez moi, en Bretagne. Vous verrez, Harry, c'est aussi une région magnifique. Je vous ferai visiter. J'espère seulement que nous n'aurons aucune enquête à y résoudre ! – Au diable les enquêtes, Mary. Et puis, il y a bien longtemps que je souhaite passer Noël loin de la Cité des Anges. Alors la France, la Bretagne, avec un ange tel que vous pour guide, ça me convient ! Oui, ça me convient vraiment », avait-il ajouté avec un bon sourire.

Il faisait doux en cette soirée de décembre dans la capitale cornouaillaise, et les rues s'illuminaient déjà de mille couleurs grâce aux lumières mêlées des décorations de Noël et des enseignes des magasins. Au gré des portes de magasins s'ouvrant sur les chaland, parvenaient aux oreilles des passants ici un chant de Noël traditionnel, là une *gwerz* chantée a capella par la voix envoûtante de Denez Prigent, ailleurs un air de biniou ou de harpe celtique voire de flûte irlandaise... Mais c'est une tout autre musique qui s'échappa soudainement de la poche de Mary, ou plus exactement de son téléphone mobile qui était programmé pour célébrer le divin Mozart au moindre appel émanant du commissariat. Le tempo de *La Marche turque* signalait l'urgence de l'appel.

Mary extirpa le téléphone de sa poche et déverrouilla l'appareil pour prendre la communication. La photo du commissaire Fabien apparut sur le mini écran.

— Oui, patron. Que vous arrive-t-il ?

— Ah, Mary ! Merci de me répondre aussi rapidement. Venez de suite ! Et avec votre invité d'Amérique ! Il ne sera pas de trop...

— Entendu patron ! Nous arrivons.

Et, se tournant vers Harry, Mary lui dit en anglais :

— Je ne sais pas ce qu'il se passe, le commissaire Fabien veut nous voir tous les deux en urgence !

— OK ! Ne le faisons pas attendre, allons-y ! répondit Harry Bosch.

En quelques minutes, le trio était arrivé à l'hôtel de police. Le brigadier Mériadec était de service à l'accueil.

— Bonjour Mériadec ! Le patron nous attend. Est-ce que je peux vous confier cette jeune fille quelques temps ? Vous avez bien une BD ou un magazine people sous le coude ?

— Oh, capitaine ! fit le brigadier en marquant un temps... puis il ajouta en souriant : j'en ai même plusieurs !

Ayant ainsi laissée Maddie à l'accueil en bonne compagnie, Mary monta l'escalier, suivie de Harry, et frappa à la porte de chêne ornée de la plaque de cuivre astiquée depuis peu où était gravée l'inscription « M. Lucien Fabien, commissaire divisionnaire ».

« Entrez » lança la voix du commissaire à travers la porte et Mary entra, toujours suivie de l'inspecteur Bosch. Le commissaire n'était pas seul. Un homme d'une cinquantaine d'années, de type métis, occupait l'un des trois fauteuils installés face au bureau directorial. À l'invitation de Fabien, Mary et Harry s'assirent sur les deux sièges restants.

— Capitaine Lester, je vous présente Mr Samuel Michael, du consulat des États-Unis. Votre compatriote, inspecteur Bosch. Je vais le laisser exposer l'affaire qui l'amène ici et pour laquelle vous avez été requise, Mary, de même que votre ami.

— Capitaine Lester, inspecteur Bosch, nous avons en effet besoin de vos compétences, fit Mr Michael en une phrase prononcée dans un français sans accent mais qu'il doubla d'une traduction quasi simultanée en anglais à l'intention de Harry Bosch.

1. Voir *LA.P.D.*, nouvelle de Jean-Claude Colrat et Alain Grandil.

» Il s'agit de la disparition étrange et inquiétante de l'un de nos illustres compatriotes sur le territoire breton. Le célèbre écrivain Jack Colwin, qui habite dans un phare des Côtes d'Armor, a disparu depuis au moins quatre jours de manière inexpliquée. Ce sont ses voisins qui ont signalé sa disparition à la gendarmerie la plus proche. Cette information nous est parvenue au consulat. Jack Colwin est en effet l'un de nos résidents en France les plus en vue. En accord avec le ministère de l'Intérieur, nous avons donc décidé de demander au commissaire Fabien de vous charger de l'enquête...

« Tiens, tiens... se dit Mary, ce bon Mervent serait bien encore dans le coup ! »

— D'autant que nous savions, ajouta Mr Michael, que l'inspecteur Bosch était en visite en Bretagne. Or, selon nos informations, Jack Colwin était en train d'écrire un livre ayant en toile de fond les trafics de drogue à Los Angeles. Cela a peut-être un rapport avec sa disparition. Je pense que l'inspecteur Bosch sera d'un précieux concours à ce sujet.

Harry Bosch fit savoir qu'il allait entrer en contact avec son service du LAPD. Mary, de son côté, allait actionner le lieutenant Albert Passepoil pour trouver, via l'informatique et les différents réseaux sur le Net, toutes les informations disponibles. Bosch confessa, un léger sourire aux lèvres, que lui-même n'était pas très bon en informatique. Il fut convenu que Mary et Harry se rendraient sur les lieux dès le lendemain matin.

Depuis que les Bosch, père et fille, étaient les invités de Mary, Amandine Trépon se surpassait dans le domaine culinaire, si l'on peut dire ainsi puisqu'elle se surpassait déjà d'ordinaire pour « sa » Mary... Elle avait écouté avec la larme à l'œil le drame vécu par Maddie que lui avait raconté Mary et elle était d'autant plus attentive au bien-être de l'adolescente. Ce soir-là, la blanquette de veau était particulièrement succulente. Mais les deux policiers avaient un peu la tête ailleurs. L'un comme l'autre avaient senti monter en eux ce petit surplus d'adrénaline comme chaque fois qu'une nouvelle enquête démarrerait.

Amandine avait réglé le problème de la situation de Maddie pendant que son père et Mary seraient absents. L'une de ses petites voisines de l'immeuble où se situait son « gourbi », comme elle disait, avait l'âge de Madeline et parlait parfaitement l'anglais ; le père était breton et la mère irlandaise. Cette famille se chargerait donc de la jeune américaine pendant quelques jours.

Ceci réglé, Mary et Harry ne parlaient ce soir que de la disparition de Jack Colwin.

Harry avait téléphoné à un collègue appartenant à la *Gang and Narcotic Division* du LAPD. Il avait appris que Colwin avait effectivement pris contact l'an dernier avec ce service afin d'obtenir des tuyaux pour étayer son nouveau roman. Plus inquiétant, il avait aussi pris contact avec des dealers notoires. L'inspecteur Lewis, l'interlocuteur de Bosch, avait appris à ce dernier que deux membres du gang en question, ayant la réputation d'être ses nervis, avaient récemment quitté la Cité des Anges pour l'Europe ; on avait perdu leur trace à l'aéroport de Bruxelles. Cela n'était pas très rassurant quant au sort de l'écrivain.

De son côté, le lieutenant Passepoil, le petit génie informatique du commissariat de Quimper, avait planché sur les agissements de Colwin en France. Le « Lisbeth Salander breton » avait rapidement envoyé par e-mail à Mary les premiers éléments recueillis. On apprenait que Jack Colwin s'était installé au phare des Tantadoù depuis trois ans, à la suite d'un succès retentissant de l'un de ses livres en France. C'est en fait son éditeur français qui lui avait trouvé cette retraite où l'écrivain pouvait travailler en toute quiétude, loin des agitations du monde littéraire américain. Depuis six mois, maintenant, il n'était plus retourné aux USA. Passepoil avait relevé que Colwin s'était aussi rendu par le passé assez souvent en Allemagne. Ces voyages pouvaient s'expliquer par une mention figurant au rapport du lieutenant : Jack Colwin avait épousé il y avait une quinzaine d'années une ressortissante allemande, bien qu'il en ait divorcé depuis ; d'autres informations à cet égard seraient transmises plus tard. Actuellement la situation affective de Jack Colwin en France semblait assez agitée, et il était noté que, le week-end, il fréquentait assidûment le monde de la nuit tout autant à

Brest qu'à Paris. Un aspect de la vie de l'écrivain qu'il ne faudrait peut-être pas négliger non plus, avaient conclu Mary et Harry.

La pointe de Trégarel est constituée d'un chaos de granite rose réuni à la terre ferme par un isthme étroit de galets, insubmersible sauf à marée haute de grand coefficient, entre deux petites plages de sable fin. Un sentier bordé d'ajoncs et de bruyères en fait le tour et Soizic Le Fanchec y promène son chien chaque fin d'après-midi. L'âge venant, elle peinait de plus en plus, surtout depuis qu'un *drôle* du « conservatoire de la côte » avait eu l'idée d'empierrier le sentier de gros blocs de granite disjoints pour faire soi-disant plus authentique. « Sûr, comme disait son neveu Jean-Marie, que dans *conservatoire* il n'y a pas seulement *servatoire* ! » Il ajoutait – mais ça n'engageait que lui – que « les jeunes et fringants joggers faisaient mieux dans le paysage que les vieux et les handicapés qu'il fallait dissuader de venir polluer la vue sur ce site merveilleux... » Soizic songeait à son vieil ami Fanch Rourégan qui aimait tant jadis venir se promener ici quand ce sentier lui était encore praticable malgré ses mauvaises jambes et ses béquilles. Mais Fanch n'avait pas vu ce nouveau sentier mal pavé. On l'avait retrouvé pendu au bras élévateur de l'un des engins qui étaient venus raser la maison que sa famille avait bâtie sur la dune une centaine d'années plus tôt et qui avait été accusée de défigurer le paysage. On avait ensuite remplacé cette maison de pêcheur cent mètres plus loin par un bâtiment de béton et de verre, ouvert deux mois par an à la haute saison, servant de point d'information pour les touristes et à vendre, dans une annexe, des cartes postales et des Bécassines en résine made in Taïwan, avec des sandwiches caoutchouteux, des crêpes décongelées au sirop d'érable et du Coca-Cola ! On aurait pu penser qu'un conservatoire était là pour conserver. Mais il n'y avait jamais tant eu d'aménagements et de réaménagements. Les patrons des entreprises locales de travaux publics s'en frottaient les mains. Heureusement, de l'autre côté de la baie, aux Tantadoù, la municipalité avait refusé de vendre ses terrains côtiers et s'acharnait à conserver dans son état séculaire sa lande, son cordon de galets et ses maisons de pêcheur. Enfin, tout ça, c'est le mauvais esprit de Jean-Marie Le Fanchec qui l'affirmait.

« Ici Picouss ! » lança la vieille dame à son chien, lequel aboyait furieusement devant quelque chose qui était encore dissimulé à la vue de Soizic par un bloc de rocher.

Elle s'approcha à petits pas précautionneux et eut une vision d'horreur.

« Ma Doué ! » s'exclama-t-elle. Et, après avoir attrapé son chien par le collier, elle se précipita vers le hameau aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient sur ce f... sentier !

Mary et Harry étaient prêts à aller se coucher lorsque le téléphone de Mary sonna. C'était encore le commissaire Fabien. Il avait une nouvelle urgente pour son duo d'enquêteurs vedettes : le corps d'un homme avait été découvert dans une crique de la côte de granite rose !

Le lendemain, de bon matin, Mary et Harry prirent la route qui traversait la Bretagne du sud au nord en franchissant les monts d'Arrée au pied de la montagne Saint-Michel, près de Braspart. Lorsqu'il avait découvert la petite auto toute neuve de Mary, Bosch avait été stupéfait : on était en effet bien loin du gabarit de sa Crown Victoria ! Mais la venelle du Pain-Cuit n'était pas non plus Mulholland Drive ! Quant aux monts d'Arrée, ce n'était pas les Montagnes Rocheuses. Mais c'était bien joli tout de même.

Arrivés à Perros-Guirec, les deux policiers se dirigèrent vers la gendarmerie, un ensemble de petits bâtiments de béton qui tentaient de se faire bretons en s'habillant d'un peu de granite, ensemble comme de bien entendu protégé par des grilles peu avenantes. Ils y étaient attendus par l'adjudant-chef Trégoz, qui paraissait beaucoup plus souriant que son environnement. Les présentations faites, on s'assit autour d'une petite table dite de « convivialité » installée dans un coin du bureau du chef de brigade, sur laquelle figurait le dossier afférent à la découverte d'un corps au lieu-dit « la pointe de Trégarel ».

— C'est une habitante de Trégarel, expliqua l'adjudant-chef (dont les doigts tambourinaient sur le dossier au rythme d'une musique que lui seul devait entendre...), qui a fait la macabre découverte hier en fin de soirée en promenant son chien. En fait c'est Picouss – c'est le chien, précisa le gendarme – qui a trouvé le corps, nu, à demi immergé dans la mer, entre deux rochers de cette côte très découpée. Dès que nous avons été prévenus, nous avons fait la corrélation avec l'homme dont la disparition venait d'être signalée.

» C'est la marée qui l'a déposé à cet endroit car le corps a fait un séjour prolongé dans la mer. Mais ce n'est pas le problème, précisa l'adjudant-chef. Le problème c'est que le visage a été défiguré volontairement et que les extrémités des doigts ont été brûlées. Ce corps ne présente a priori aucun signe particulier. Toutefois la taille, environ 1,85 m, la corpulence, la couleur du peu de cheveux restants, bruns, correspondent au signalement du disparu.

Bosch objecta que cela lui paraissait contredire la possibilité d'une action des tueurs envoyés par les trafiquants de drogue. Il estimait qu'avec eux, soit le corps aurait bel et bien disparu définitivement, soit il aurait été retrouvé très aisément avec une mise en scène ne laissant aucun doute sur l'exécution d'un gêneur à titre d'exemple !

— Je pense que notre collègue américain a raison, ajouta Mary qui avait servi de traductrice face au gendarme.

— Lorsque le corps a été découvert, précisa l'adjudant-chef Trégoz, nous n'étions pas au courant des implications que vous venez de nous apprendre, c'est-à-dire les relations entre le disparu et les trafiquants de drogue. Mais le fait de vouloir interdire toutes reconnaissances faciale et papillaires semble montrer que l'on a affaire à un amateur si je puis dire. Car les analyses ADN vont nous révéler rapidement l'identité du cadavre.

— Bien évidemment, fit Mary. Il va nous suffire de saisir quelques éléments dans la résidence de l'écrivain pour pouvoir lancer la procédure.

Ce en quoi Mary se montrait optimiste. Il s'avéra en effet qu'un très soigneux ménage avait été fait dans le petit phare des Tantadoù. Il allait falloir toute l'opiniâtreté et la perspicacité des techniciens de la police scientifique pour retrouver quelques cheveux coincés dans une rainure d'un meuble du cabinet de toilette.

Pendant que la police scientifique se livrait à ses minutieuses investigations, Mary Lester et Harry Bosch commencèrent une enquête de voisinage.

La maison la plus proche du phare était celle d'un certain Georges Bousségui. C'est lui qui, tout logiquement, avait alerté le premier les gendarmes de la disparition de Jack Colwin. Il habitait une maison située de l'autre côté de la route côtière, à une centaine de mètres du phare, sur une légère hauteur. Les murs en étaient aussi blancs que le bois des huisseries enchâssées dans de la pierre de Kersanton. De manière incongrue, tout un pan de mur de la noble bâtisse avait laissé la place à une immense baie vitrée encadrée de PVC, blanc aussi. Derrière cette baie s'exposait, entre quelques plantes vertes, une gigantesque maquette de voilier. On devinait, derrière, une grande pièce à vivre d'où la vue devait être magnifique sur l'immensité marine.

Mary et Bosch gravirent la vingtaine de marches qui conduisaient à la porte d'entrée de *Mon Rêve*, selon l'inscription sur la plaque de faïence qui identifiait la maison. Mary appuya sur le bouton de sonnette, ce qui déclencha à l'intérieur un carillon ressemblant à la mélodie de *Big Ben* à Londres. « Voilà, voilà ! » fit une voix mâle à l'accent chantant et quelques secondes après la porte s'ouvrait sur un sexagénaire bedonnant qui ressemblait plus à Escartefigue qu'à un marin breton malgré la casquette de matelot. On sentait qu'il n'aurait pas fallu l'*escagasser* longtemps pour qu'il vous sorte le fameux « La marine française vous dit m... ! »

Présentations faites sans que Mary, qui avait excipé de sa carte tricolore, n'insistât trop sur la qualité de son équipier occasionnel, le nommé Bousségui invita les deux policiers à entrer dans la grande pièce à vivre d'où effectivement la vue était magnifique sur l'immensité marine. Avec un peu d'imagination on pouvait croire que le grand voilier voguait sur la mer. Mary et Harry s'assirent

dans un canapé confortable recouvert d'une étoffe bleu marine sur laquelle se détachaient des silhouettes de voiliers et de bouées de sauvetages blanches. La même étoffe recouvrait le fauteuil dans lequel pris place monsieur Bousségui.

— Donc, fit celui-ci, vous enquêtez sur la disparition de mon *pôvre* voisin ?

— Effectivement, répondit Mary. En raison de la personnalité de votre voisin – que vous n'ignorez sans doute pas – la Police nationale a été requise pour prêter main-forte à la Gendarmerie. J'ai pris connaissance de la déposition que vous avez faite auprès de nos collègues gendarmes, mais je souhaiterais savoir si vous aviez remarqué, dans les jours qui ont précédé la disparition de Mr Colwin, des choses anormales. Toutes les choses, et le moindre détail, peuvent avoir leur importance.

— Hé non ! *peuchère*, je n'ai rien remarqué *d'esseptionnel*... déclara Georges Bousségui avec son accent chantant. Ce n'est que lorsque j'ai vu qu'il n'y avait pas de lumière le soir et que les volets de la chambre demeuraient fermés le matin que je suis allé à la gendarmerie. D'habitude, quand monsieur Colwin s'absentait, ce n'était que le week-end, et de plus son petit bateau était encore arrimé sur son corps-mort dans la baie ; son annexe est encore là, appuyée sur les galets.

— Depuis quand avez-vous remarqué cela ?

— *Bé* ! depuis lundi. Le samedi et le dimanche il n'y avait rien d'inquiétant puisque que comme je vous le disais il lui arrivait de s'absenter le week-end !

— Vous avez signalé la disparition mercredi après-midi à la gendarmerie, nous sommes vendredi, il y a maintenant plus de cinq jours sans doute que Mr Colwin a disparu...

— Et la fillette aussi, ajouta Bousségui.

Stupéfaite, Mary se tourna vers Bosch mais celui-ci ne parvenait pas à suivre la conversation entre la capitaine et le marin d'opérette marseillaise. Même s'il avait eu davantage de notions de français, il aurait d'ailleurs des difficultés pour comprendre cette langue telle qu'elle était prononcée par Bousségui.

— Quelle fillette ? demanda Mary au témoin.

— *Bé* ! la *minote* qui habitait avec monsieur Colwin depuis quelques semaines. Une dizaine d'années, une belle petite blondinette...

À cet instant, une musique s'échappa de nouveau de la poche de Mary Lester. Cette fois, ce n'était pas un air mozartien que jouait l'i-Phone, mais la célèbre ouverture de la *Cavalerie légère* de Franz Von Suppé... C'était le code choisi malicieusement par Mary pour lui indiquer que l'appel provenait de la gendarmerie !

— Oui, adjudant-chef ! ... Comment ? ... Nous arrivons de suite.

Les deux policiers prirent précipitamment congé de monsieur Bousségui en le remerciant des instants qu'il leur avait consacrés et pour l'élément nouveau qu'il leur avait fourni. Puis ils retournèrent rapidement à la gendarmerie.

Mary Lester et Harry Bosch s'assirent devant le bureau de l'adjudant-chef Trégoz tandis que celui-ci s'affairait auprès de la cafetière. Tandis que l'eau s'écoulait en glougloutant dans le filtre avant de retomber en un ploc ploc sympathique dans la verseuse qui se remplissait peu à peu d'un jus noir et odorant, ses adjoints, le maréchal des logis-chef Cavazza et le gendarme Kerzu disposaient cinq tasses noires ornées du logo de l'école de Gendarmerie sur des sous-tasses assorties ainsi qu'un sucrier de verre. Les sous-officiers étaient perplexes.

— Qu'est-ce que cette histoire de fillette ? demanda Mary.

Trégoz et Cavazza s'interrogèrent du regard avant de répondre. Ils avaient l'air aussi à l'aise que des cabillauds dans un filet de pêche. Ce fut Cavazza qui se décida.

— Je ne sais pas, capitaine. Si Bousségui connaissait l'existence de cette petite fille, personne ne nous avait signalé sa présence auparavant. Ni le sieur Bousségui lors de ses premiers témoignages d'ailleurs.

— Je pensais que les gendarmes savaient tout ce qui se passe dans leur juridiction, fit Mary perfidement. Messieurs, il va falloir creuser ce mystère. Reprenez l'enquête de proximité, voyez la mairie, les services sociaux, que sais-je...

« Bon. Et de votre côté, quel est cet élément nouveau que vous m'annonciez au téléphone, Trégoz ?

— Nos collègues en poste à l'aérodrome de Guipavas ont arrêté deux citoyens américains qui seraient les deux membres du gang de Los Angeles qui nous avaient été signalés : Sam O'Connor et Dick MacBride.

L'énoncé de ces noms éveilla immédiatement la curiosité de Harry Bosch.

— *I know them !* s'exclama-t-il... Je les connais, je les ai déjà arrêtés il y a trois ans environ.

— Inspecteur, dit l'adjudant-chef Trégoz, ils sont à votre disposition dans la salle d'interrogatoire.

Cette phrase à peine traduite, Bosch avait bondit et s'était précipité dans la salle où une lumière crue faisait refléter dans un grand miroir sans tain les visages des deux tueurs potentiels. L'un était grand et sec, brun, au visage buriné traversé d'une cicatrice blafarde. L'autre plus rondouillard, roux, arborait un rictus désagréable.

— *Hi ! Glad to see you again...* lança le flic californien (c'est-à-dire : Salut ! Heureux de vous revoir).

— Bosch ! s'exclamèrent en chœur les deux Américains, surpris de découvrir l'inspecteur du LAPD dans une gendarmerie française.

— *What do you do there, man ?...* (Soit : Qu'est-ce que tu fais là, mec ?) demanda le grand qui était Sam O'Connor... (Mais nous ferons grâce désormais à nos amis lecteurs de la version originale).

— C'est plutôt à vous qu'il faut demander ça ! Que faites-vous en France et plus précisément en Bretagne ?

— Du tourisme, mec ! fit Dick MacBride en accentuant son curieux sourire.

— Est-ce que vous vous f... de ma g... ? jeta Bosch en abattant le plat de la main sur la table, faisant raisonner le coup dans toute la pièce. Vous êtes soupçonnés d'avoir exécuté l'écrivain Jack Colwin dont le corps a été retrouvé sur la côte tout près d'ici.

— Holà ! du calme, mec ! reprit MacBride. Nous, on n'est pour rien dans cette affaire. D'ailleurs tu nous insultes : si c'était nous, on aurait fait le travail proprement, vous n'auriez jamais retrouvé le corps ! Enfin tu nous connais Bosch ?

« Oh oui, je vous connais !... » pensa Bosch. Et cela confortait son intuition. Il en avait déjà fait part à Mary et aux gendarmes. Mary le pensait aussi : devant le corps découvert à la pointe de Trégarel, on voyait que l'on n'avait pas affaire à un travail de pro. Ces gus n'étaient certainement pas blancs bleus, mais ils n'étaient pour rien dans le meurtre de Colwin, s'il s'agissait bien de Colwin toutefois.

Le capitaine Lester et l'inspecteur Bosch se retrouvèrent dans le bureau de l'adjudant-chef Trégoz, à discuter de cette affaire difficile. L'avis général corroborait l'intuition du policier américain. Le corps sur lequel on mettait encore le nom de Jack Colwin n'étaient certainement pas la victime de MacBride et O'Connor. Qu'étaient venus faire ces deux nervis en France ? Cela serait l'affaire des collègues du SRPJ de Brest. Il y avait suffisamment d'établissements louches dans ce grand port ouvert sur l'Atlantique, ayant des connexions avec l'Amérique, pour que ces deux truands américains aient eu des intérêts à faire ce voyage.

Le téléphone sonna sur le bureau de l'adjudant-chef. Celui-ci fut mis en relation avec l'institut médico-légal. Le visage de Trégoz, qui écoutait religieusement les conclusions de son interlocuteur, prit peu à peu les marques de la contrariété. Les deux autres gendarmes et les deux policiers qui étaient toujours dans le bureau se consultèrent du regard et attendirent impatiemment que le chef leur fasse part de la teneur de cette communication. Celui-ci ne semblait pas connaître la fonction haut-parleur de son combiné.

Après avoir remercié le médecin légiste et avoir raccroché le téléphone d'un geste lent, l'adjudant-chef marqua une pause et se prit le visage dans les mains. Puis il s'appuya sur le dossier de sa chaise, plaça ses mains derrière la nuque, regarda le plafond et déclara :

— Voilà ! l'ADN a parlé. Le cadavre n'est pas celui de Jack Colwin. Retour à la case départ.

— En passant par la case prison pour nos amis MacBride et O'Connor, dit Mary. Car il est dès lors encore un peu tôt pour les dédouaner totalement de la disparition de Colwin.

— Certes, nous allons les conserver un peu au frais chez nous, ajouta Trégoz. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Il va falloir fouiller un peu cette histoire de fillette que Colwin hébergeait depuis peu, et peut-être aussi approfondir les relations qu'il avait avec certaines boîtes de Brest et qui ont aussi des connexions avec les « affaires » du duo MacBride-O'Connor.

« En attendant, il se fait tard, nous allons marquer une pause. Venez Harry, nous allons dîner...

Les grandes vitres du restaurant s'ouvraient sur le port de Perros-Guirec où une forêt de mâts se dressait devant le panorama de la baie barré par la côte de la presqu'île trégorroise qui était dominée par le clocher de Louannec. La décoration du restaurant, refaite à neuf dans des tons de gris et de noir, était un peu moderne aux goûts de Mary mais la petite friture était excellente, tout autant que la sole meunière qui avait suivi. Les deux policiers étaient peu diserts ce soir. Bosch était morose. Tout autant parce que l'enquête piétinait que parce qu'il se languissait d'avoir laissé Maddie à Quimper. Ils terminèrent par un café liégeois et allèrent faire une promenade sur la passerelle de bois construite sur le quai, en encorbellement au-dessus des eaux noires du port, qui porte le nom de « passerelle Éric Tabarly ». Les drisses claquaient sur les mâts des innombrables bateaux de plaisance qui s'alignaient sagement au long des pontons. Le vent jouait aussi une petite musique en faisant tourner de manière irrégulière les anémomètres des bateaux. Une autre petite musique se fit bientôt entendre : Mozart bien sûr, sur le portable de Mary...

C'était le lieutenant Passepoil, tout excité, qui bégayait au téléphone.

— Ma... Mary ! J'ai... j'ai trou... trouvé quelque chose !

— Cool ! Albert. Respire un grand coup et explique-moi.

— Voilà ! Il y a quatorze ans, Jack Colwin a épousé une jeune allemande, Ruth Scheider. Après trois ans de mariage ils ont eu une petite fille, Sarah, mais deux ans plus tard ils divorçaient. Tout d'abord les relations restèrent courtoises. Colwin allait fréquemment revoir son ex et surtout sa fille à leur domicile de Karlsruhe. Puis la situation se détériora. Surtout que Ruth Scheider s'était mise en ménage avec un Italien, Sergio Morasini, dont le passé est assez sulfureux. Il semblerait qu'il ait appartenu jadis à la Camorra, mais ses activités en Allemagne ne sont pas des plus claires, notamment en matière de mœurs.

« Il y a six mois, Colwin a monté une opération commando avec deux petits truands brestois et a enlevé sa fille à Karlsruhe pour la ramener chez lui. L'affaire est restée confidentielle, les diplomates souhaitant régler le problème à leur manière, sans alerter la Gendarmerie ni la Police. La semaine passée, Ruth Scheider et Sergio Morasini ont quitté l'Allemagne et ont disparu depuis.

Albert Passepoil marquant un temps et dit :

— Si je puis me permettre, Mary, je pense qu'ils sont venus en France pour tenter de récupérer Sarah... C'est aussi l'avis de Fortin, ajouta-t-il comme pour s'excuser de s'être permis d'avoir émis un avis personnel.

— Bien vu les garçons ! C'est aussi mon avis, répliqua Mary.

Aussitôt, elle répercuta l'information à l'adjudant-chef Trégoz. Celui-ci faillit avoir un coup de sang en apprenant qu'il avait été tenu à l'écart par les autorités diplomatiques de toute information concernant la nouvelle situation familiale de Jack Colwin. L'écrivain était quand même une personnalité à protéger particulièrement sur le territoire de sa brigade de gendarmerie, que diable ! Mary essaya de lui faire comprendre que la politique n'avait pas toujours les mêmes intérêts que ceux de la police... Elle était bien placée pour le savoir au vu d'affaires dont elle avait eu à s'occuper. Elle

se souvenait en particulier de cette enquête à La Trinité-sur-Mer qui l'avait conduite à quitter pour un temps les rangs de la Police nationale ¹. Trégoz continua de ronchonner un peu. Mary interrompit ses récriminations en lui demandant de faire effectuer quelques analyses complémentaires. Elle avait une idée derrière la tête...

Lorsque Mary Lester et Harry Bosch se présentèrent le lendemain matin à la gendarmerie, ils y retrouvèrent Georges Bousségui dans le bureau de l'adjutant-chef Trégoz.

— Ah ! Capitaine Lester, dit le sous-officier. Vous connaissez monsieur Bousségui, je crois ?

— Oui, j'ai cet honneur... répondit Mary. Bonjour, monsieur Bousségui. Que se passe-t-il ?

— *Hé bé*, capitaine, je venais signaler une disparition...

— Encore ? s'exclama Mary.

— La disparition du bateau de *mistère Colwin*... Il était encore là hier soir, arrimé au milieu de la baie. Et puis ce matin, pff ! plus de bateau, plus d'annexe !

— La prame servant d'annexe à *l'American Fish*, le bateau de Jack Colwin, a été découverte échouée dans une crique non loin du phare des Tantadoù, précisa le chef Cavazza.

— Quant à *l'American Fish* lui-même, ajouta Trégoz, Dieu seul sait où il est allé et avec qui à son bord !

Décidemment, songeait Mary, cette enquête à la sauce américaine était pleine de rebondissements.

— Venez avec moi, dit le maréchal des logis-chef Cavazza à Georges Bousségui en se levant, je vais prendre votre déposition.

Une fois le témoin sorti, l'adjutant-chef montra les signes de son découragement. Mary allait tenter de le reconforter quand la sonnerie du téléphone se fit entendre. Trégoz décrocha vivement.

— Oui ! fit-il d'un ton rogue.

Il écouta son correspondant puis émit un « Ah... » qui était mi-figue mi-raisin. Il laissa passer un silence avant d'expliquer à Mary :

— C'est à propos des analyses que vous avez demandées... J'ai fait intervenir ma hiérarchie au plus haut niveau par l'intermédiaire du colonel Raymond, le chef de la région de gendarmerie de Bretagne, que vous connaissez je crois ² ? Puisque vous souhaitez avoir une comparaison d'ADN pour un résident allemand, cela nécessite normalement un certain délai pour mettre en œuvre l'application des accords réciproques ³. La direction générale de la Gendarmerie me prévient qu'ils ont tenté d'accélérer le processus. Nous devrions avoir les résultats demain, pas avant.

— Bon, répondit Mary, résignée (elle sentait intuitivement que l'enquête s'orientait vers une impasse). Et maintenant qu'est-ce qu'on peut faire ? ajouta-t-elle en employant une expression réservée d'habitude au lieutenant Fortin.

— Je vais alerter la Gendarmerie maritime, dit Trégoz, pour le cas où ils pourraient mettre la main sur le bateau de Colwin. S'il a appareillé au début de la nuit, il peut être déjà loin des côtes. Dans l'immédiat...

Il ne termina pas sa phrase mais fit de la main un geste qui pouvait signifier « advienne que pourra ».

— Eh bien, dit Mary, je crois que nous avons du temps libre ! Nous en sommes réduits, Harry et moi, à jouer les touristes.

Ce n'était cependant pas pour leur déplaire, d'autant que le temps était clément. Harry regrettait encore plus que Maddie ne soit pas avec lui. Nos deux policiers allèrent partager un énorme plateau

1. Voir *La régates du Saint-Philibert*, par Jean Failler (éditions du Palémon).

2. Voir *Le renard des grèves*, par Jean Failler, aux éditions du Palémon.

3. Traité de Prüm du 27 mai 2005 (dit « Schengen plus ») prévoyant notamment l'échange de données génétiques entre les services de police de sept états membres de l'Union européenne.

de fruits de mer dans un restaurant dont les baies vitrées donnaient sur la plage Saint-Guirec, à Ploumanac'h. Les rayons obliques du soleil hivernal baignaient d'une douce lumière les rochers roses qui entouraient la plage. Au milieu de celle-ci, le petit oratoire de saint Guirec ne tarda pas à avoir les pieds dans l'eau, la mer montant doucement sur la plage, pratiquement sans une vague.

La promenade digestive emmena Mary et Harry sur le célèbre sentier des douaniers qui serpente entre les chaos rocheux et la végétation où les ajoncs luxuriants attendaient les beaux jours pour se parer d'or. Ça et là, quelques touches d'un mauve roussissant marquaient les étendues de bruyères sur la lande. Sur son promontoire, le phare de Men-Ruz était plus impressionnant, dans ses habits de granite rose, que le modeste phare des Tantadoù.

Puis la petite auto de Mary emmena les deux touristes sur la route côtière, traversa Trégastel, et pénétra sur l'Île-Grande qui n'a guère d'île que le nom, un mince bras de mer franchi par un petit pont à peine perceptible séparant le continent de cette île à la côte déchiquetée. Mais ce que voulait montrer Mary à son ami américain, c'était un amoncellement de quelques pierres au milieu d'un champ : l'allée couverte de l'Île-Grande. Ah ! ils avaient beau vouloir donner des leçons à la Terre entière, les Américains ! Ils n'avaient pas de tels vestiges chez eux...

Puis Mary emmena Harry Bosch jusqu'à Trébeurden, où ils gagnèrent l'extrémité de la pointe de Bihit, avec une vue magnifique sur la baie de Lannion au soleil couchant. Ils allèrent ensuite dîner dans un restaurant qu'abritait une maison à pans de bois du vieux Lannion, avant de rejoindre leur hôtel perrosien.

Quand ils arrivèrent à la gendarmerie le lendemain matin, l'adjudant-chef Trégoz « faisait la tronche » comme l'aurait dit Fortin. Rien, absolument rien de neuf ! Mary commençait à s'inquiéter. Nous étions la veille de Noël et même si les fêtes n'interrompaient pas en théorie les procédures de police judiciaire, il ne fallait pas s'attendre à un miracle dans ce domaine pendant la trêve des confiseurs.

Trégoz appela Cavazza et Kerzu. Policiers et gendarmes improvisèrent une réunion de travail au sujet de l'affaire autour d'un énième café, jusqu'à ce qu'enfin le téléphone sonnât. Cavazza décrocha et, après avoir entendu l'interlocuteur se présenter au bout du fil, passa le combiné à son supérieur en lui annonçant :

— C'est la gendarmerie maritime de Cherbourg, adjudant-chef.

Trégoz prit la communication et, après avoir regardé pendant quelques secondes les divers boutons du téléphone d'un œil perplexe, appuya sur la touche qui mettait en fonction le haut-parleur.

— ... a accosté hier soir au port de Braye à Aurigny¹, dit la voix. *L'American Fish* y dispose d'un anneau à demeure. Un homme qui sortait de l'Alderney Sailing Club a vu un couple et une fillette descendre du voilier avec des sacs de voyage et embarquer dans un chris-craft qui semblait les attendre à la cale aux canots. La vedette a rejoint un yacht de luxe, battant pavillon panaméen, qui s'était ancré dans la journée au large. Voilà, c'est tout ce que nous avons pu apprendre. Des recherches pour retrouver le yacht ne pourraient qu'être infructueuses. Nul doute qu'il est maintenant dans les eaux internationales. Mais nous restons à disposition, adjudant-chef. Mes respects.

Clic. Le gendarme maritime avait raccroché. Trégoz regarda l'écouteur de son téléphone comme si quelque chose pouvait en sortir et raccrocha à son tour comme à regret. Au même moment, le fax se mit à siffler et à cracher une feuille de papier où devaient s'imprimer les informations tant attendues.

Kerzu se précipita et, à peine le fax redevenu silencieux, il arracha la feuille pour l'apporter à son chef. Trégoz en prit rapidement connaissance et la tendit à Mary. Le document émanait de l'Institut de recherche criminelle de la Gendarmerie nationale. On y apprenait que la comparaison des molécules d'ADN prélevées sur un cadavre non identifié trouvé au lieu-dit Trégarel dans les Côtes-

¹ Aurigny en français, Alderney en anglais : l'une des îles anglo-normandes, face au cap de la Hague.

d'Armor (France) avec les données conservées au fichier allemand au nom d'un ressortissant italien, Sergio Morasini, déjà condamné pour trafic de drogue et faits de pédophilie, s'étaient révélées positives.

— Bien ! fit Mary. Je pense qu'on peut hélas considérer l'enquête terminée. Vous allez pouvoir faire un beau rapport au procureur de la République, adjudant-chef ! Et puis allez réveillonner en toute tranquillité. En fait, voilà comment je vois les choses, ajouta-t-elle :

« Après leur divorce, Jack Colwin et son ex, comme souvent dans les cas de couples binationaux, se sont querellés pour la garde en alternance de leur fille. Le problème s'est accentué lorsque Ruth Scheider s'est mise en ménage avec Sergio Morasini. D'une manière ou d'une autre, Colwin aura appris le passé de Morasini, et notamment son penchant pédophile. C'est alors qu'il a décidé d'enlever Sarah en Allemagne pour la ramener avec lui en France. L'enlèvement s'est fait avec l'aide de quelques-uns de ses amis du milieu brestois. Ruth et Sergio ont lancé une contre-offensive et sont venus pour récupérer la fillette. Ne me demandez pas comment, je serai bien incapable de vous répondre, Colwin a dû avoir un contact avec son ex. Sans doute les deux anciens époux avaient-ils d'ailleurs conservé un certain sentiment l'un envers l'autre. Jack a dû apprendre à Ruth que son nouveau compagnon était pédophile et qu'il y avait à craindre ce penchant pour Sarah. Tentative d'explications entre Jack, Ruth et Sergio qui a mal tourné ? Acte délibéré ? Sergio a été tué et les deux anciens époux, après s'être débarrassés du corps, ont décidé de s'enfuir avec leur fille vers un lieu paradisiaque où les procédures d'extradition sont inconnues...

— Tout cela se tient, admit l'adjudant-chef Trégoz, imité par Harry Bosch. Certes ce n'est qu'une hypothèse. De toute façon nous allons lancer un mandat d'arrêt international à l'encontre de Jack Colwin et de Ruth Scheider, mais sans grand espoir.

Mary Lester et Harry Bosch prirent donc congé des gendarmes perrosiens et rentrèrent à Quimper. Maddie et Amandine les y attendaient pour un réveillon en famille. De fait, le commandant Le Ster avait pris la peine de venir y participer. Pour l'occasion, Amandine avait dressé un sapin de Noël dans l'appartement de la venelle du Pain-Cuit qui n'avait jamais connu d'aussi belles festivités.

Au lendemain de Noël, Mary et Harry se retrouvèrent dans le bureau du commissaire Fabien.

— Voilà, patron, dit Mary après avoir fait son rapport. Comme je l'ai dit à l'adjudant-chef Trégoz, l'enquête s'achève sans doute ainsi. Je crains qu'on ne revoie jamais Jack Colwin bien que selon toute vraisemblance il soit encore en vie.

— Merci Mary, lui répondit Fabien. Et merci aussi à vous, inspecteur Bosch. J'espère que vous garderez malgré tout un bon souvenir de votre séjour parmi nous. Bons retour à Los Angeles.

Les deux hommes se serrèrent chaleureusement la main, puis Mary conduisit Harry et Maddie à l'aéroport de Guipavas où ils prendraient l'avion pour Paris, puis pour Los Angeles. En faisant la bise à Maddie et à son père, Mary était émue et pensait qu'il y avait peu de chance qu'ils aient l'occasion de se revoir. Ils s'étaient promis toutefois de rester en relation via Internet.

Effectivement, Mary et Harry s'échangèrent régulièrement des mails. Harry put ainsi dire à son amie de Bretagne que sa fille avait gardé un excellent souvenir de son séjour à Quimper et qu'elle semblait peu à peu reprendre goût à la vie. Ils ne pouvaient s'empêcher de se parler de leurs enquêtes les plus marquantes, sans entrer dans le détail.

Au mois de novembre suivant, Mary reçut de l'inspecteur Bosch un e-mail qui résonnait de manière toute particulière.

« Ma chère Mary, écrivait Harry, j'ai eu la surprise d'apprendre hier la publication d'un tout nouveau roman de Jack Colwin. "Roman" est le terme qui figure sur la couverture. Mais vous constaterez, lorsque vous aurez pris connaissance du résumé que je vous joins, qu'on pourrait sans doute parler d'une œuvre autobiographique romancée. Nous avons bien sûr convoqué l'éditeur de Colwin. Il semble que ce dernier coule des jours heureux dans une île paradisiaque au milieu du Pacifique, avec sa femme et sa fille.

« Bien évidemment, son lieu de résidence lui permet d'échapper à toute procédure d'extradition. Et finalement, doit-on pleurer sur le sort de Sergio Morasini ? Il a été victime en quelque sorte d'une justice immanente.

« Bien à vous. Harry. »

Le résumé que Bosch avait joint à son message était édifiant.

Un peintre renommé, John Kaluin, s'est retiré dans une ferme isolée de l'Arizona, à la suite d'un déboire conjugal. La mort dans l'âme, il a dû laisser au Canada son épouse, Cathy, et sa fille, Anna, âgée de dix ans, après un divorce conflictuel. Il conserve toujours des sentiments pour son ex-femme mais celle-ci s'est amourachée d'une sorte de bellâtre au passé peu clair.

Grâce à un ami policier, il parvient à obtenir des renseignements sur le passé de l'amant de son ex-épouse, Serguei Lipokov, qui a des liens avec la mafia russe mais qui a surtout des tendances pédophiles qui lui ont déjà valu une condamnation. A sa sortie de prison, il a gagné le Canada où il a fait la connaissance de l'ex-Madame Kaluin. Craignant pour sa fille, le peintre, avec l'aide de deux amis, enlève celle-ci au Canada et la ramène aux USA.

Cathy et son amant se lancent à la poursuite de Kaluin pour récupérer Anna. A l'insu de Serguei, Cathy prend contact avec son ex-mari pour tenter de régler l'affaire à l'amiable. John lui dévoile la véritable personnalité de son amant. C'est alors que Cathy a une explication orageuse avec Serguei qui se montre violent ; cette violence se retourne contre lui et il est tué par sa maîtresse. Légitime défense, accident, meurtre ?

Toujours est-il que pour échapper à la justice américaine, Cathy et John, avec leur fille Anna, s'enfuient au Mexique et s'embarquent pour une île du Pacifique où ils retrouvent leur bonheur des premières années...

JEAN-CLAUDE COLRAT
Orléans, avril 2012

Nota : cette histoire mêle des lieux imaginaires et des lieux réels. Au lecteur de s'y retrouver...